

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 76 (1947)
Heft: 3

Artikel: L'enfant anxieux
Autor: Dupraz, Laure
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation
et du Musée pédagogique

Rédacteurs : Gérard Pfulg, directeur de l'Ecole normale, à Fribourg;
Eugène Coquoz, instituteur, 27, rue Guilliman, à Fribourg.

Administration : Raymond Progin, inspect. scolaire, 28, r. des Alpes, à Fribourg.
Compte de chèque postal IIa 153.

Le *Bulletin pédagogique* paraît 14 fois par an, soit le 15 de chaque mois (sauf en août) et le 1^{er} des mois de janvier, mars et mai.

Le *Faisceau mutualiste* paraît 6 fois par an, soit le 1^{er} des mois de février, avril, juin, août, octobre et décembre.

SOMMAIRE. — L'enfant anxieux. — Pierre Schneuwly et Sébastien Werro.
Les plans Dévaud. — Société des institutrices. — Distinction. — « J'étais nu et vous m'avez vêtu ». — Bibliographies.

L'enfant anxieux

L'enfant est bien plus souvent tourmenté par l'anxiété que les adultes ne l'imaginent. Tous, nous connaissons de ces petits écoliers qui ont l'air préoccupé, inquiet, sans raison apparente, qui arrondissent le dos comme pour attendre la catastrophe sans cesse imminente. Certains enfants révèlent si tôt cette sorte d'angoisse indéterminée, diffuse, qu'on ne saurait guère l'expliquer comme le résultat de l'expérience malheureuse de l'existence. Des enfants, sans qu'on puisse se rendre compte pourquoi, se refusent à dormir seuls, à aller chercher quelque chose dans une chambre obscure alors même qu'ils sont déjà un peu grands, ou encore à se rendre chez un inconnu faire une commission. Ils ne sont pas rares les jeunes enfants, qui, sans qu'on puisse découvrir pour quel motif, ont peur de mourir. D'autres enfants, dont les parents sont très compréhensifs et parfaitement capables d'admettre un échec scolaire, se montrent maladivement inquiets à l'idée d'un examen à passer. Chez beaucoup d'enfants, cette anxiété ne porte pas sur un objet précis. Le petit dit seulement : « J'ai peur » et se serre contre sa maman.

M^{me} Loosli-Usteri ¹, qui s'est très particulièrement occupée de cas semblables à ceux qui viennent d'être mentionnés, explique cette anxiété fondamentale par le manque d'équilibre qui existe en l'enfant entre les forces qui le poussent en avant et le besoin de sécurité, d'invariance qui souhaite certitude, tranquillité, repos. Le conflit de ces forces contraires amènerait en l'individu un tiraillement qui, psychologiquement, se traduit par le sentiment d'anxiété. Cette explication semble plausible ; en effet, c'est particulièrement dans les périodes de développement que l'anxiété s'accuse, dans les crises de croissance, à la puberté, pendant l'adolescence. De même, tout ce qui entrave, gêne le développement de l'enfant, tout ce qui s'oppose à son avenir, favorise généralement les états anxieux. Ainsi, les petits asthmatiques sont assez facilement des enfants angoissés.

L'expérience montre que, très souvent, les enfants qui souffrent de l'anxiété cherchent à la dissimuler. Les adultes qui lui servent de modèles et qu'il veut imiter ont-ils l'air tourmenté ? Les petits camarades n'ont-ils pas l'air de marcher pleins d'assurance dans la vie ? Et, d'ailleurs, s'il a parlé de son tourment, ne s'est-il pas fait traiter de petit sot, de gros nigaud et autres semblables aménités ? Ne vaut-il dès lors pas mieux se taire ? Plus l'enfant grandira, plus le camouflage se consolidera et seul l'observateur exercé y verra clair. Cette angoisse profonde est à distinguer de l'angoisse simulée qui n'est qu'une habile petite comédie jouée dans le but de se faire gâter.

L'enfant qui souffre d'anxiété la masque de différentes façons. Il la projettera sur un objet qui deviendra à ses yeux la cause de son angoisse. C'est ainsi qu'il dira de certaines personnes ou de bêtes ou d'objets qu'ils lui font peur. En effet, quand on connaît la cause de sa terreur, on va déjà mieux, car on peut lutter contre quelque chose de précis. Il se passe chez l'enfant un phénomène analogue à celui que nous éprouvons lorsque nous nous sentons de mauvaise humeur sans trop savoir pourquoi — peut-être tout simplement parce que notre digestion s'opère avec difficulté. Nous nous mettons à chercher, à inventer un prétexte à notre mauvaise humeur et au moment où nous pouvons nous en prendre à quelqu'un ou à quelque chose de concret, nous nous sentons soulagés. L'enfant anxieux use souvent de formules magiques pour combattre le pouvoir maléfique des êtres qui lui font peur, par exemple : « Si je ne marche pas sur les raies du trottoir, je pourrai passer sans danger devant le coin de la maison derrière lequel se tient le loup. » On verra

¹ Loosli-Usteri, Marg., *De l'anxiété infantine*, Suppl. 3 à la Revue suisse de psychologie et de psychologie appliquée.

les enfants plus grands, sous le coup de l'anxiété, regarder tous les soirs sous leur lit. Ils prétendront que c'est par peur des cambrioleurs — alors que les dits cambrioleurs ne sont là en fait que pour cristalliser leur angoisse. Il arrive un jour où l'enfant se rend compte de la vanité de ces tentatives de camouflage, mais, comme son anxiété perdure, il se sent abandonné, isolé, profondément malheureux.

Pour canaliser son angoisse encore, l'enfant s'amuse à avoir peur. Il donne consciemment un objet à ses terreurs et, comme il domine cet objet, comme il commande le jeu, il reste le maître de sa peur. De même encore, il trouve du plaisir à entendre les récits effrayants ou à voir des films à épisodes impressionnants, pourvu qu'ils se terminent bien. L'heureuse fin de l'histoire assure ainsi pour quelque temps une liquidation bienvenue du sentiment d'anxiété.

Certaines fois, l'enfant essaye d'écraser son angoisse. Il joue à celui qui est crâne, qui ignore la « frousse », comme celui qui chante en traversant les bois pendant la nuit, ou encore comme le petit garçon qui se répétait à tue-tête en avançant seul dans un corridor obscur : « Ils sont gentils les loups, ils sont très gentils. »

Comment aider l'enfant à se débarrasser de son anxiété ? Le schéma de la solution est simple. Il faut aider l'enfant à trouver l'équilibre entre les forces qui se le disputent. Il faut faire triompher en lui les forces qui le poussent en avant et ceci nous montre combien, du seul point de vue psychologique, l'enfant a besoin de son éducateur. Il y a tout d'abord une question d'atmosphère à créer. Ce serait le lieu de rappeler ici l'influence que, par simple diffusion, le psychisme de la mère peut avoir sur le psychisme de l'enfant. L'éducateur qui est parvenu à dominer son angoisse et dont l'âme est harmonisée exercera une heureuse action sur l'enfant. Malheureusement, la réciproque est vraie aussi. Fr. Schneider¹ rapporte dans un de ses ouvrages l'histoire d'une femme qui était arrivée à faire de sa maison un enfer, les jours d'orage. Son anxiété s'était coulée dans la peur de la foudre. A l'approche de la tempête, elle donnait libre cours à sa terreur, et son affolement gagnant de proche en proche, toute la maison était littéralement malade d'angoisse. On n'approchait pas de la fenêtre car, dans le village, on racontait que, une fois, un homme, dans cette position, avait été tué par la foudre. On ne se mettait pas non plus à table ; un dicton, qui avait cours dans la région, affirmait que la foudre ne frappe ni celui qui prie ni celui qui dort, mais bien celui qui prend ses repas. A chaque coup de tonnerre, cette femme hurlait : « Le bon Dieu gronde », si bien que l'orage devenait pour les enfants une occasion d'angoisse

¹ Schneider, Fr., *Deine Kinder und Du*, Freiburg i. Br., Herder, 1941-3.

religieuse, leur faisait prendre toutes sortes de résolutions impossibles à tenir qui, heureusement, s'évanouissaient dès que le ciel était plus serein. On se rend compte que pareille atmosphère ne devait pas être propre à calmer l'anxiété des enfants.

Il s'agit d'appuyer l'enfant, avons-nous dit. Dès lors, ainsi que le remarque M^{me} Loosli, la sévérité exagérée, tout comme la faiblesse, sont à éviter. Etre trop sévère n'est pas assister l'enfant, mais l'écraser, le repousser loin de son éducateur, l'amener à se réfugier dans une vie d'imagination où il jouera avec son anxiété au grand détriment de son développement. Il est juste de reconnaître que les éducateurs trop sévères sont assez souvent des gens de nature anxieuse qui camouflent cette nature sous leur sévérité ; cela est particulièrement vrai des éducateurs brutaux qui essaient par leur conduite de faire croire qu'ils sont quelqu'un. Preuve en est qu'ils baissent rapidement le ton s'ils rencontrent quelqu'un qui crie plus fort qu'eux. Il ne faut pas s'imaginer que l'on élève les enfants par l'épouvante, on ne fait que des enfants malheureux dont l'équilibre ne se fait pas et dont l'anxiété n'est pas dominée.

La faiblesse, pas plus que la sévérité, ne donne à l'enfant ce qui lui est nécessaire. Le manque de cohérence, de continuité dans l'éducation ne fait qu'ajouter au sentiment d'insécurité qui tracasse l'enfant. M^{lle} Ganz rapporte ce mot douloureux d'un enfant : « Avec les grandes personnes, on est si malheureux parce qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver. » Comme le remarque M^{me} Loosli, la faiblesse des éducateurs pose une grosse charge sur les épaules de l'enfant : celle d'être son propre éducateur et son propre juge. Et elle ajoute ce mot d'un garçon de douze ans qu'elle traitait pour son anxiété et dont le père croyait bien faire en posant pour son copain : « Je peux avoir autant de copains que je veux, mais je n'ai qu'un père. » Rien, évidemment, ne saurait être plus néfaste que le mélange des deux attitudes dont nous venons de parler, car il laisse l'enfant complètement désarmé, on peut dire complètement désaxé.

Si l'on veut lutter contre l'anxiété, il est clair qu'il ne faut pas nourrir cette anxiété. Il est clair, par exemple, qu'il y a certaines menaces tout à fait hors de proportion avec le délit envisagé, dont l'influence est tout à fait malfaisante. En effet, l'enfant n'a pas encore le sentiment de la valeur relative des choses et ne réalise pas la proportion entre une faute et le châtement mérité — c'est ainsi que si l'on observe des enfants qui, en jouant, se grondent, on les voit s'infliger de très sérieuses punitions et de même, si, à propos d'une faute, on s'enquiert auprès des élèves de la réparation qui conviendrait, on peut constater qu'ils se montrent toujours plus sévères que ne le serait l'éducateur. Dès lors, l'imagination enfantine joue son rôle,

grossit encore la menace, si bien que l'enfant étouffera sous l'anxiété. On peut ici souligner le rôle néfaste que jouent ces créations de la fantaisie de parents ou de bonnes d'enfants incapables d'assurer leur autorité par des moyens rationnels, et qui font intervenir Croquemitaine, l'Homme-noir, et même le pauvre gendarme du coin qui, sans qu'il y ait de sa faute, devient une cause de tourment pour les enfants.

Il faut, de plus, épargner aux enfants les spectacles terrifiants. Il s'agit là, d'ailleurs, d'une simple mesure d'hygiène mentale. Fr. Schneider rapporte un récit d'un homme de cinquante ans, qui, à cet âge, n'était pas arrivé à se dégager de l'impression d'épouvante et d'angoisse qu'avait fait sur lui l'abatage d'une bête auquel, en crânant, il avait assisté avec de petits camarades d'école. C'est encore une saine mesure d'hygiène mentale que de ne pas insister sur le côté terrifiant de certaines légendes, d'atrocités de guerre ou d'histoires de fantômes, voire de certains récits d'âmes du purgatoire qui plaisent à la crédulité populaire, mais dont on serait bien embarrassé de prouver l'authenticité. Autant d'appels à l'imagination qui déclenchent des impressions d'angoisse, lesquelles s'ajoutent à l'anxiété fondamentale et lui permettent d'envahir toute la conscience.

Il peut être utile de recourir au médecin qui verra à fortifier l'état physiologique de l'enfant et à remédier aux causes qui peuvent affaiblir sa vitalité. Mais ces prescriptions ne serviront pas à grand-chose aussi longtemps qu'on n'aura pas créé autour de l'enfant une véritable atmosphère de confiance. C'est pour cela qu'il faudrait bannir du milieu des phrases de ce genre : « Cela n'arrive qu'à nous », ou encore : « Nous devons aller en excursion dimanche, il pleuvra, c'est certain », ou encore : « Nous avons essayé, mais il va sans dire que cela ne réussira pas. »

Il faut donner confiance à l'enfant en lui-même en ne le soumettant pas à des épreuves au-dessus de ses forces. Il faut même arriver progressivement à lui donner un certain goût du risque. On doit lui offrir des chances de réussite, parce que la réussite est toujours tonifiante. L'enfant doit avoir confiance en son éducateur, ce qui suppose que ce dernier a su gagner l'affection de celui qui lui est confié. Ceci n'est pas aussi difficile qu'on le penserait. Plusieurs revues qui se sont occupées de l'enfant victime de la guerre ont constaté que chez la plupart d'entre eux la peur de l'évacuation, entraînant la séparation d'avec la famille était plus forte que la peur des bombardements. L'enfant anxieux donne d'ailleurs assez facilement son affection pourvu que l'on se montre bon avec lui. Mais il faut se rappeler que, malgré tout, bonne volonté et désir d'aider ne font pas tout. La confiance ne se prend pas, elle se donne. Il faut savoir attendre, et parfois avoir

la simplicité de reconnaître qu'on ne sera pas la personne à qui l'enfant parlera. C'est ainsi que certaines mères doivent avoir la générosité d'accepter que leur enfant témoigne plus de confiance à leur instituteur ou à leur institutrice qu'à elles-mêmes. Toutefois, que ces derniers sachent bien qu'ils ne doivent pas abuser de cette situation, et aient à cœur de rendre l'enfant aussi vite que possible à sa mère.

Mais ce n'est pas assez. S'il faut créer un cadre à l'enfant pour l'aider à lutter contre cette anxiété, il faudra lui apprendre, peu à peu, à s'en détacher. Les mères doivent préparer le moment où l'enfant se dégagera de leur sollicitude, sinon l'enfant restera un faible qui ne prendra jamais livraison de lui-même et demeurera à travers toute son existence dans un stade infantile pour son plus grand dommage. Il faut aider l'enfant à grandir et le préparer à lutter contre les difficultés de l'existence, lui montrer la manière de les affronter, lui enseigner la façon de supporter un échec. Surtout, il faut apprendre à l'enfant à croire à la Providence. L'éducation religieuse doit lui faire réaliser que Dieu est une présence, alors il ne se sentira jamais isolé et s'appuiera sur la vraie force, celle qui ne peut manquer. Mais on ne peut donner que ce que l'on a et, une fois de plus, nous retombons sur l'une des vérités essentielles de la pédagogie : celui qui veut entreprendre l'éducation des autres doit sans cesse, et à travers toute sa vie, travailler à sa propre éducation.

LAURE DUPRAZ.

Pierre Schneuwly et Sébastien Werro

Vers la fin du moyen âge, l'idéal chrétien s'était affaibli dans beaucoup de milieux. La chrétienté avait besoin de réforme. Quelques-uns la tentèrent en dehors et, finalement, contre l'Eglise qui, pendant de longs siècles, avait uni en son sein les peuples divers. Fribourg resta fidèle à l'Eglise de Rome. Son conseil tâcha de relever les mœurs par des mesures sages et sévères. L'évêque du diocèse, ayant dû quitter sa cathédrale de Lausanne, vivait dans l'exil. Le gouvernement fut secondé par des prêtres éminents. Pierre Schneuwly et Sébastien Werro, tous deux successivement prévôts à la collégiale de Fribourg, furent, avec saint Pierre Canisius, les plus actifs et les plus connus.

PIERRE SCHNEUWLY

Pierre Schneuwly (né vers 1539) est issu d'une vieille famille patricienne dont plusieurs membres avaient, comme conseillers ou comme officiers, joué un grand rôle dans la vie politique du pays.